

CLAVIS FILMS présente
en partenariat avec La Cinémathèque française



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES
1966



SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES
2015



CLAVIS FILMS présente
LES SANS-ESPOIR
un film de Miklós JANCsó
le 11 novembre 2015 en version numérique restaurée



univers|ciné

DVDClassik



LES SANS-ESPOIR

un film de Miklós JANCsó

Sélection officielle du Festival de Cannes, 1966
Sélection officielle à Cannes Classics, 2015

HONGRIE 1966 / 1h28 / VOSTF / **version restaurée numérique, 2k** / N° de Visa : 32367
Distribution : CLAVIS FILMS - Tél : 09 52 04 48 75 – Mail : clavisfilms@gmail.com
Presse : Gilles Lyon-Caen – Tél : 06 64 35 57 58 – Mail : gilleslyoncaen.ap@gmail.com

Date de sortie en salle : 11 novembre 2015

Avants-premières :

Festival Lumière, les 14 et 15 octobre 2015

À La Cinémathèque française, le 28 octobre 2015 à 20h

Rétrospective Jancsó du 28/10 au 30/11/2015 (Films – Dialogue – Conférence) :
www.cinematheque.fr

Budapest, 1869. Après la défaite de la révolution de 1848, le peuple est accablé par un pouvoir impitoyable, mais une poignée d'insurgés, tente de relancer les soulèvements contre l'Empire Austro-Hongrois. Suite à une défaite écrasante, les prisonniers se trouvent enfermés dans un fortin où ils sont soupçonnés de faire partie des « sans-espoir », anciens bandits qui ont lutté contre l'autorité Habsbourg pendant l'insurrection de 1848. Le geôlier use de méthodes psychologiques cruelles pour les forcer à trahir leurs compagnons. Leur seule chance de rester en vie : céder leur chef, Sandor.

"J'admire les films de Jancsó. En effet, je n'ai jamais vu avant autant de sensibilité et d'élégance dans les mouvements de caméra et dans l'adaptation dramatique. Le propos politique est très fort. La fin des Sans-Espoir est une des meilleures scènes finales de l'histoire du cinéma, je crois." Martin Scorsese, 2010



QUELQUE PART EN EUROPE – A la redécouverte d'un grand cinéaste européen

« *La lutte. N'a-t-on pas l'habitude de la représenter avec des drapeaux largement déployés, des canons braquant leurs gueules, de la cavalerie ébranlant le sol, des masses de peuple soulevées ? Ce n'est pas de ce côté-là que viendra la victoire. Il faut la chercher ailleurs.* » **Sergueï Eisenstein, *La Ligne générale*, 1929.**

Miklós Jancsó. Un nom à ce point enterré vivant qu'il a fallu attendre le jour de sa mort, en janvier 2014, pour se rendre compte qu'il existait encore avant de l'oublier à nouveau. Mais, un peu plus tard, une succession de faits rappelle Jancsó à l'actualité : la programmation décisive cette année à Cannes Classics des *Sans-Espoir* (1966), un ouvrage d'Émile Breton, et une programmation organisée par la jeune association Filmkollektiv Frankfurt dédiée à sa production internationale (*La Pacifista, Vices privés, vertus publiques*), accompagnée d'une publication. Pourquoi Jancsó disparaît-il à ce point ? Entre 1990 et 2010, aucun de ses films n'a été distribué en Europe occidentale. Jancsó devient une référence cinéphile, de James Gray, Béla Tarr, à Martin Scorsese. Et pourtant, en parcourant la presse et l'édition de cinéma en France de la fin des années 1960, le cinéma de Jancsó est important, attendu, décortiqué, situé quelque part entre Antonioni et Bergman : les écrits de Georges Sadoul bien sûr (*Panorama du cinéma hongrois*, dès 1952), Jean-Pierre Jeancolas, Yvette Biró, Jean-Loup Passek, Henri Chapier, Jean-Louis Comolli et Michel Delahaye. Surtout, le cinéma de Jancsó est visible en salles, au festival de Cannes notamment (huit films en compétition, entre 1966 et 1984, trois en section parallèle).

En 1969, Janine Bazin et André S. Labarthe lui consacrent un épisode de la série *Cinéastes de notre temps*. La carrière de Jancsó et la réception de ses films peuvent être considérées à bien des égards comme uniques. Sa filmographie (celle qu'il approuvera plus tard) commence en 1963, à l'âge de quarante-deux ans, avec le film *Cantate*. Durant les treize années précédentes, il fut contraint de tourner des actualités et courts métrages sous haute influence du réalisme socialiste. En seulement quelques années, il réussit à développer un style cinématographique *Mon chemin* immédiatement reconnaissable, et apprécié dans le monde entier : fluidité des mouvements de caméra, chorégraphies de plus en plus élaborées, conquête de l'espace et du temps filmiques.

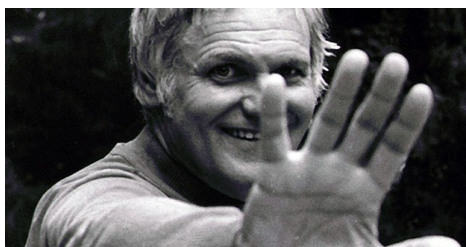
Les points d'orgue sont *Sirocco d'hiver* et *Pour Électre*, traversées de quatre-vingts minutes en seulement douze plans séquences. Sa réalisation repose sur deux bases opposées : la délimitation ferme de la déambulation des acteurs sur un plateau de tournage et une véritable passion pour l'improvisation – pour lui, il était important de créer une atmosphère où les acteurs seraient libres d'ajouter leur propre touche aux personnages. Pendant le tournage de ces longues prises, il criait et ordonnait sans cesse. Le montage consistait habituellement à choisir la meilleure des trois ou quatre prises, et de les raccorder ensemble. Pour la piste son, les dialogues étaient réécrits, l'ensemble postsynchronisé. Cette méthode de travail et ce langage cinématographique restent quasi inchangés durant ses quarante années de carrière. La renommée de Jancsó se développe à un moment où l'Occident s'enthousiasme pour les « Nouvelles Vagues » de l'Europe de l'Est : Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Pologne, voire celle créée par le dégel du cinéma soviétique.

Vingt ans après la Seconde Guerre, après que le cinéma hongrois ait réintégré la scène mondiale avec le succès d'*Un petit carousel de fête* de Zoltán Fábri (1956), Jancsó devient le représentant le plus éminent de la « nouvelle vague hongroise », bien que cette appellation n'ait jamais vraiment existé, avec István Szabó, Sándor Sára, Károly Makk.

Jancsó a été considéré comme un véritable auteur, cinéaste d'un pays socialiste qui osa réfléchir sur la violence de l'État et l'inhumanité du pouvoir dans ses films, en les camouflant très vaguement en sujets historiques. Réflexions sur l'oppression et le combat pour la liberté, ses films ont pour cadre majeur la Puszta (plaine) et ont toujours été considérés comme très « authentiquement hongrois ». Pourtant, le langage filmique de Jancsó demeure universel. Bien qu'issues la plupart du temps de l'histoire hongroise, ses fictions audacieuses, pures analyses critiques des mécanismes du pouvoir, concernent tous les pays, tous les terrains politiques, et l'on peut comprendre leur impact sur une Europe au sortir des mouvements étudiants de 1968.

Pourquoi le cinéma de Jancsó est-il important ? Tout d'abord parce qu'il incarne une forme totale de liberté et une représentation unique de la lutte sous forme de conte, d'histoire imaginée, non écrite par les spécialistes ou historiens. Ses documentaires témoignent d'un intérêt social pour les minorités en danger. Les fictions de Jancsó utilisent l'histoire comme alibi, c'est une fausse route que de les limiter à une analyse répétée des révolutions hongroises réprimées de 1848 et 1956. Le sujet principal demeure toujours la relation entre oppresseurs et opprimés, de l'utilisation des mêmes méthodes, partout et à tout moment. L'équation simple est toujours de mise. Et c'est pour cette raison que certains motifs nous frappent par leur contemporanéité, nous « serrent à la gorge », pour reprendre l'expression de Gérard Mordillat. Jancsó convoque des icônes atemporelles : des prisonniers cagoulés qui marchent en rond dans une cour de prison (*Les Sans-Espoir*), des femmes seins nus martelant un texte libertaire et faisant front à un mur d'officiers (*Psaume rouge*), des enfants s'entraînant à tirer désespérément sur des cibles qu'ils ne connaissent pas (*Sirocco d'hiver*). Guantanamo Bay détention camp, Abu Ghraib, Femen et Djihad. Nudité, uniforme, anonymat, pouvoir et humiliation. Mais surtout, tout comme le personnage central de *Mon Chemin* (1965), ce qui lui importe, c'est comment incarner le point de vue d'un spectateur citoyen qui se demande de quel côté se placer.

ÉMILIE CAUQUY (responsable de la diffusion et valorisation des collections films de La Cinémathèque française. Elle a coréalisé l'édition du coffret dvd Jean Epstein (Potemkine, 2014). **et GARY VANISIAN** (Auteur, cinéaste et membre fondateur du Filmkollektiv Frankfurt, auteur de nombreux textes sur le cinéma, des ouvrages consacrés au réalisateur slovène Karpo Godina et à Miklós Jancsó : Liberty of Cinema, The International (co-)productions of Miklós Jancsó (FkF, 2015). **dans le programme Septembre-novembre 2015 de La Cinémathèque française.**

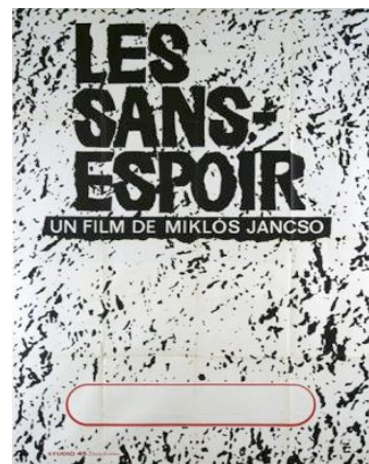
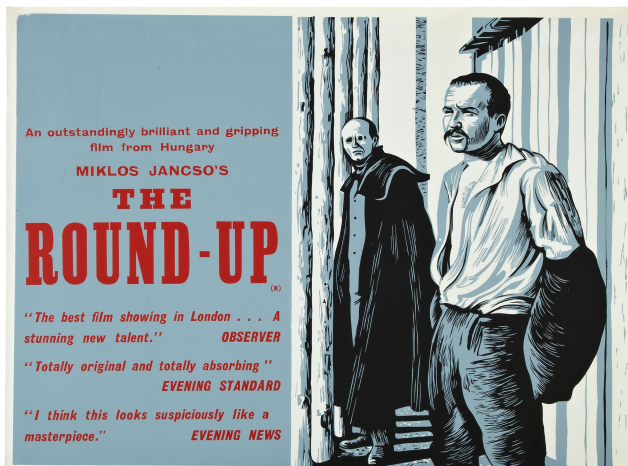




LES SANS-ESPOIR

Jancsó est révélé à Cannes par *Les Sans-Espoir* en 1966 et ouvre la période qui restera pour les occidentaux comme celle de l'âge d'or du cinéma hongrois. Il déclare alors à propos de son cinéma : *« Il est impossible de parler de la réalité par paraboles ou allégories. En effet, les films de ce genre ne sont accessibles qu'à fort peu de gens, à une chapelle initiée à un certain système de notations et qui détiendrait les clés de ces films. Ce qui ne veut pas dire qu'en général je dénie à un réalisateur le droit d'appliquer son propre système de notations. Ce n'est alors ni une allégorie, ni une parabole mais un moyen d'expression ou mieux un langage »*.

C'est avec ce film que Jancsó est découvert en Europe, après sa Sélection Officielle au Festival de Cannes en 1966.



Les propos de Miklós Jancsó sur le film

« Ce film, qui est l'histoire de la « liquidation » des romantiques brigands de Sandor Rozsa, se propose, en réalité, de révéler les tenants historiques de la mentalité dont je viens de parler. Il se dresse contre l'illusion plusieurs fois séculaire de « l'indépendance historique de la nation hongroise »... à présent que les marais sont asséchés. Tant que les marais hongrois constituaient un abri et un maquis imprenable, ces illusions d'indépendance avaient encore une raison d'être. Mais aujourd'hui, alors que les marais ont disparu, cette passivité, ce retranchement sur soi-même et cette « indépendance » sont absurdes et impossibles. Or, ces rêves enrubannés d'une Hongrie d'opérette existent toujours.

Mon film se dresse précisément contre cette idée d'une Hongrie pseudo-romantique et antiréaliste. Ce film a voulu inviter les Hongrois à regarder bien en face leurs illusions millénaires et à comprendre enfin que leur histoire nationale est loin d'être aussi agréablement flatteuse que nous avons tant de plaisir de croire en lisant nos grands écrivains.



Le goût du public de chez nous est habitué à un réalisme minutieux et précis ; la formulation qui vise à ne saisir que l'essentiel risque facilement d'être prise pour une abstraction. Mais le réalisme n'est pas l'apanage exclusif de Stendhal et de Balzac ; Tchekhov et Dostoïevski sont également des réalistes, tout comme – pour citer un nom plus proche de nous dans le temps – Hemingway. En réalisant ce film, je n'avais pas l'ambition d'être abstrait ; le fait est que je déteste les points sur les « i » et l'instance sur les détails fastidieux. Je m'efforce toujours de ne parler que de ce qui me semble avoir de l'importance.

En tant que genre, le cinéma ne saurait être abstrait, car il représente par définition l'objectivité réalisée. Le « film abstrait » ne peut être réalisé autrement qu'au moyen de truquages. Même Alain Resnais n'y est parvenu qu'une seule fois, dans le cas de L'Année dernière à Marienbad et je ne crois pas qu'il soit capable de rééditer cette réussite. Pour en revenir aux Sans-Espoir, je pense qu'il est plus réaliste que nos films historiques antérieurs. C'est d'ailleurs bien cela qui le justifie, puisque j'avais jugé néfaste le caractère hongrois d'opérette de nos films historiques. J'ai donc voulu faire un film historique différent et vraiment réaliste. »



A l'origine des plans séquences

« Si je rejette le montage, c'est parce qu'il postule une tension vers le public, qu'il agresse le public. Alors que les plans longs sont beaucoup plus respectueux du public, lui laissant le temps de réfléchir tandis que l'action se déroule. » Ecran 72 n°10, Jancsó cité dans Dictionnaire des cinéastes de George Sadoul.



« La caméra emmène mon œil avec elle. Au beau milieu de l'image. Je vois les choses depuis l'espace du film. Je suis encerclé par les formes du film et évolue dans son action que je vois sous tous les angles ». Alors « Les gestes vus deviennent les nôtres dans un espace qui n'est ni perspective, ni image que nous observons de l'extérieur, mais qui reste l'espace dans lequel nous nous déplaçons nous-mêmes avec la caméra, dont nous franchissons les distances et dont nous vivons en même temps la durée requise » Jancsó cité dans Théorème 7 : Cinéma hongrois, le Temps et l'histoire. Presses Sorbonne Nouvelle, 2003.

« Car la caméra emprunte mes propres yeux et les identifie à ceux des personnages en action. Ils voient avec mon regard. Ce n'est pas moi qui vois avec leur regard, mais eux qui voient avec le mien. Ce qui signifie que tous les personnages en action deviennent l'incarnation de mon regard, de mes désirs et de mon imaginaire » Jancsó cité dans L'esprit du cinéma, Béla Balázs, Payot 1977



CLAVIS FILMS ET JANCÓS – UNE HISTOIRE DE 10 ANS

En 2005, quand Clavis Films s'apprête à éditer les grands classiques du cinéma hongrois en DVD, Simon Shandor, gérant de la société et ancien apprenti de Miklós Jancsó, a naturellement pris l'initiative de sauvegarder et de représenter au public français quelques-uns des plus beaux films du cinéaste. Depuis 2015, nous avons édité 9 films majeurs de Jancsó en DVD.

Sa méthode, ses plans-séquences immédiatement reconnaissables sont enseignés dans les écoles du cinéma du monde entier ; ses recherches esthétiques et son langage cinématographique ont été salués par des réalisateurs comme Antonioni ou Scorsese.

La flamme de Miklós Jancsó s'est éteinte en 2014 à 92 ans. Malgré la reconnaissance mondiale qu'il a obtenu avec son cinéma, son succès en France dans les années 1960-1980, et un travail de 10 ans pour réintroduire son nom à sa place, parmi les cinéastes européens les plus connus, Jancsó reste aujourd'hui méconnu par le public français.

Quand le journaliste et grand cinéphile Aurélien Ferenczi chez Télérama constate dans son article d'adieu à Jancsó : « *Ça se passe un vendredi, à la rédaction de Télérama. On annonce, à la cantonade : « Miklós Jancsó est mort ! » « Qui ? », demandent les présents de moins de trente ans. « Qui ? » enchaînent ceux de moins de quarante ans.* », rendre accessibles les chefs-d'œuvre de Miklós Jancsó est notre devoir.

Ce n'est pas un commerce, mais une mission et un travail de première importance. A l'ère du numérique, entreprendre la sauvegarde de ce patrimoine cinématographique exceptionnel n'en devient que plus pressant.

Nous rassemblons des films d'une qualité artistique largement reconnue qui, tout en témoignant sur l'histoire européenne, restent intemporels par la profondeur de leurs messages et la richesse de leur conception.

Après la présentation du film *Les Sans-Espoir* à la section **Cannes Classics** du Festival de Cannes cette année, nous avons décidé de sortir ce chef-d'œuvre en version numérique restaurée. Le film sera accompagné du court-métrage documentaire *L'Etude* de Georg Pintér, réalisé sur la méthode de tournage de Jancsó.

La Cinémathèque française, en partenariat avec Clavis Films, organise une rétrospective des films de Miklós Jancsó. La rétrospective débutera le 28 octobre avec ce film en avant-première et durera un mois avec la présentation de 20 longs-métrages. **Le Festival Lumière** présentera également le film le 14 et le 15 octobre à Lyon.

« La reconstitution prioritaire pour la petite équipe de Shandor est celle de l'oeuvre du grand Miklós Jancsó. Pour l'heure, Clavis a reconstitué l'intégralité des années 1963-1968. Film clef, révélé en France en 1965, Les Sans-Espoir, domine toujours, comme le fortin qui s'élève dans la fameuse plaine hongroise, une filmographie d'une accablante beauté. »
Cahiers du Cinéma 2006 n°617, Thierry Méranger

